

galerie hervé lancelin

Vernissage samedi 28 avril 2018, de 18h à 21h

Jarik Jongman

Lauréat du Luxembourg Art Prize 2017

Exposition individuelle "Chaos And Uncertainty"

Galerie Hervé Lancelin - 7, rue Michel Rodange - L-2430 Luxembourg



Jarik Jongman est né en 1962 à Amsterdam aux Pays-Bas. Il vit et travaille à Amsterdam. Les artistes qui l'inspirent sont Adrian Ghenie, Anselm Kiefer et Peter Doig. Il est diplômé de l'Académie des Arts d'Arnhem aux Pays-Bas. Ancien assistant d'Anselm Kiefer. Jarik Jongman a remporté le Luxembourg Art Prize 2017. Chaos And Uncertainty est sa première exposition personnelle au Grand-Duché de Luxembourg.



*Et voici que se lève le jour de colère,
qui réduira le siècle en poudre (...)*
Anatole France^[1]

En regardant les tableaux de Jarik Jongman, on se demande d'où provient le feu destructeur : sont-ce les flammes de l'enfer qui consomment le monde, ou celles de sa propre colère d'artiste lucide sur son temps ?



La modernité : raison, science et progrès

Aie le courage de te servir de ton propre entendement.

Voilà la devise des Lumières^[2]

Emmanuel Kant

La plupart des bâtiments que représente Jarik Jongman sont emblématiques de l'architecture moderniste ; la Villa Savoye du Corbusier, la Kaufmann Desert House de Richard Neutra et d'autres constructions typiques des Case Study Houses californiennes ou liées de près ou de loin à Ludwig Mies van der Rohe. La raison de ce choix pourrait être le goût du peintre pour l'esthétique de ces œuvres architecturales.

Mais plus largement, celles-ci sont pour lui le symbole d'un certain esprit qui lui est cher : celui de la modernité. Le caractère vague de cette notion – désignant tout à la fois une époque, une civilisation et une conception de l'humanité inhérente à la culture et à la pensée européenne – n'empêche pas d'en énumérer trois grands aspects philosophiques : outre la défense des idées de tolérance, de liberté et d'égalité, retenons le rationalisme, le positivisme et l'optimisme modernes.

Premièrement, inspiré par la philosophie de René Descartes, l'homme « moderne » se veut autonome, absolument libre ; maître de lui-même par l'usage de sa raison et maître du monde par l'usage de technique. Il lui importe de s'affranchir des tutelles du roi, de l'armée ou de la religion. « Ose savoir », ordonne Kant, pour qui cette dernière doit tenir dans « les limites de la simple raison ». Le Siècle des Lumières promeut la « lumière naturelle », rationnelle, en l'opposant à « lumière surnaturelle » de la foi en les vérités révélées. Deuxièmement, la science doit permettre à l'homme « éclairé » de percer tout mystère, augmentant encore ses connaissances et sa puissance. Les penseurs défendent la primauté de l'esprit scientifique par l'échange intellectuel. Et enfin, la foi dans le progrès concerne aussi bien le progrès du savoir que celui de la civilisation et de la morale ; celle-ci supposant la perfectibilité de l'homme.

À l'instar des espaces nouveaux où se diffusèrent jadis les Lumières – Salons littéraires, artistiques ou salons de physique ; théâtres, opéras ou cabinets de curiosité ; cafés mondains ou clubs politiques – Jarik Jongman interprète le style architectural moderniste, et notamment les constructions du Corbusier connues pour favoriser la circulation et la rencontre des habitants, comme l'incarnation des grands principes de cet esprit rationaliste, positiviste, optimiste et humaniste.

Destruction et disillusion

*Si je renonce à ma raison, je n'ai plus de guide [...].
Égaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière pour
me conduire^[3]*

Diderot, Addition aux pensées

Mais les villas peintes par Jarik Jongman, tout comme ses chambres de motels, sont vides, ou presque. On n'y entrevoit ni philosophes, ni scientifiques, ni artistes, ni mécènes.

Sur deux tableaux néanmoins, des figures humaines, féminines, dansent. Qui sont les femmes en longues robes traditionnelles paraissant pratiquer une ronde folklorique dans le contexte architectural inattendu où les transpose l'artiste ? Compte tenu de l'intérêt du peintre pour le modernisme, ces danseuses pourraient, à première vue, évoquer le célèbre tableau de Matisse, intitulé La danse (1909) et exposé au Moma de New York. Il s'agirait alors d'un clin d'oeil ou d'une référence supplémentaire à l'art moderne, pictural cette fois.

Mais cette idée ne risque-t-elle pas d'être assombrie par le glaçant souvenir des images de propagande des régimes totalitaires, lorsque des fêtes populaires étaient organisées à la gloire des traditions historiques nationales et lorsqu'étaient vantés les mérites de la gymnastique, cette saine mobilisation du corps ? La ronde figurée par le peintre, ainsi que le duo grimaçant rappelant les visages torturés des sujets de Francis Bacon, seraient alors moins les danses de personnes vivantes que d'inquiétants spectres apparaissant dans des scènes de cauchemar ou d'épouvante dignes de Lost Highway et de Mulholland Drive, ces films de David Lynch dont l'atmosphère étrange, froide et violente inspire Jarik Jongman. Dans le cinéma du premier comme dans la peinture du second, il est difficile de discerner la réalité et la folie, le rêve, l'illusion ou le fantasme. Le visage flou des danseuses venues hanter ces villas modernistes ne fait que renforcer l'aspect fantomatique de cette image surnaturelle, d'autant plus troublante qu'elle mêle la joie du mouvement dansé à l'apparence indistincte des revenantes.

Non seulement ces bâtiments, ces chambres semblent pour la plupart dépeuplés, mais ils brûlent. La principale puissance qui s'y manifeste n'émane pas de l'homme éclairé qui construit et s'élève mais du feu qui détruit. Les flammes ne sont pas celles des bougies qu'on allumait autrefois de fenêtres en fenêtres pour annoncer et transmettre la survenue d'un événement. Ce qui était devenu un symbole de transmission de la connaissance, perçant l'obscurité de l'ignorance par la lumière de la raison semble plutôt anéanti dans une sorte d'autodafé terrifiant. Comment ne pas évoquer ici les écrits qui ont contribué à démystifier le Corbusier par la réinterprétation radicale de son architecture comme l'expression d'idées fascistes ? ^[4] Un incendie est réellement survenu, le 9 février

2012, à la *Cité radieuse* (construite en 1952) de l'architecte à Marseille. Mais le feu qui, représenté par Jarik Jongman, embrase la *Villa Savoye* du même auteur, loin d'être accidentel ou vide de sens, serait l'expression d'un message fort, coléreux, voire désabusé et cynique : celui d'un peintre accablé par le désenchantement du monde postmoderne, et peut-être déçu d'avoir été trompé par un prétendu « humaniste, poète, visionnaire voulant le bonheur des hommes » qui cultivait en fait des idées nauséabondes.

Instabilité ontologique

*Ce n'était qu'un prélude : « là où l'on brûle les livres,
on finit par brûler les hommes. »*

Heinrich Heine

Ici-bas, rien de ce qui existe ne dure éternellement, de toutes façons, comme nous le rappelle le peintre par ces flammes, symboles de transformation. Le changement inéluctable, l'éphémère de toutes choses et la fugacité de notre existence même pourraient être acceptés avec sagesse si l'histoire de l'humanité ne nous semblait pas aujourd'hui s'accélérer vers la catastrophe. L'apocalypse nous est annoncée tous les jours. Le feu sur ces tableaux nous renvoie à l'état d'urgence qu'est devenue notre routine quotidienne : nous vivons ordinairement avec l'idée qu'il est impératif de réagir tout de suite à l'échelle internationale pour empêcher la mort des migrants, freiner la fonte des glaciers, la disparition vertigineuse des espèces végétales et animales, le développement de maladies physiques et mentales liées à l'environnement et à l'omniprésence des écrans, etc.

Que deviennent l'autonomie et la liberté de penser si chères aux rationalistes modernes dans ce processus de dérèglement global nourrissant en continu les excès de l'« infobésité » qui assujettit, inquiète et paralyse l'utilisateur devenu dépendant des médias et des réseaux sociaux ? Impuissant face à ces problèmes qui nécessairement le dépassent, récepteur d'informations contradictoires, le spectateur d'une tragédie sans cesse rejouée pourrait en perdre la raison. La question du progrès à laquelle il essaie de se rattacher prend elle-même d'inquiétants accents technoscientifiques et transhumanistes ; homme augmenté, cyborgs potentiellement immortels, robots sophistiqués... Le feu de la technique menace d'immoler l'éthique et la morale ; à force de vouloir se dépasser et, croit-il, s'améliorer, l'homme en oublie de respecter les limites de sa nature, de son essence nécessairement imparfaite. Le désir insatiable de devenir surhumain, « plus qu'un homme », le mène en fait à la déshumanisation et à sa perte. La disparition du monde naturel, l'épuisement des ressources serait des effets proportionnels à l'*hybris*, la démesure humaine qui a conduit Icare à se brûler les ailes.

Jarik Jongman semble répondre à cette folie destructrice, anxiogène et apparemment inéluctable en exprimant ses émotions et pensées négatives par une technique picturale qu'il décrit lui-même comme plus agressive, plus brutale que celle qu'il employait auparavant.

La post-modernité : chaos et incertitude

*Les conneries sont un ennemi plus grand
de la vérité que les mensonges*
Harry Frankfurt

Difficile d'exprimer autrement que ne le fait l'artiste en peinture le désarroi éprouvé face à certains aspects du monde postmoderne. À l'ère de la « post-vérité », nous pouvons en effet avoir l'impression de vivre nous-mêmes un film de David Lynch ou d'évoluer chaque jour dans une version plus insensée et angoissante de Disneyland.

Quel est donc ce chaos ? Les hommes sont plongés dans les ténèbres d'un temps où les médias ne parlent que de crise, de terrorisme, de réchauffement climatique, de pollution croissante, de nourriture empoisonnée, de guerres et de mouvements migratoires désespérés. Tout est sur-dimensionné ; la sur-population sur-consomme et sur-exploite la planète. Tout est mélangé et absurde : un ancien présentateur de télé-réalité devient président des Etats-Unis. Les réseaux sociaux semblent aggraver et obscurcir ce désordre. L'information dés-informe ; les *fake news* abondent. Entre les « tweets » de Donald Trump et les « no-go zones » parisiennes fantasmées à la suite des attentats terroristes parisiens par *Fox News* –la chaîne télévisée américaine d'« information » continue– la confusion générale de la fiction et de la réalité, de la politique et des médias, relayée et commentée pour le meilleur et pour le pire par les réseaux sociaux prend des dimensions telles que l'on ne sait plus à quel saint se vouer pour comprendre le monde, ni même si l'on a encore envie de donner un sens à tout ce baratin.

Heureusement, la méfiance existe à l'égard des médias et des réseaux sociaux – rappelant d'ailleurs la manière dont Jean-Jacques Rousseau à son époque critiquait les discussions jugées futiles des Salons, ces endroits mondains de divertissement et de *diffusion*, et non de *production* d'idées. Parmi les philosophes qui se chargent encore de maintenir allumée la lumière de la raison, l'Américain Harry J. Frankfurt, dans son article désormais célèbre sur « L'art de dire des conneries » (1986) distingue le mensonge (*lie*) de la connerie ou du baratin (*bullshit*) ; tandis que le premier tient encore compte de la vérité qu'il déforme ou nie délibérément, les seconds ne visent que des objectifs égoïstes et ne témoignent plus d'aucun intérêt pour ce qui est vrai ou faux.

Globalement, le mépris de la vérité, le déni de certaines réalités jettent les valeurs altruistes et humanistes aux oubliettes. Le spectacle, le scandale et les émotions

relativisent les faits jusqu'à noyer la notion même d'objectivité dans l'obscurantisme. C'est le triomphe de l'inconscience, de l'ignorance assumée, de la bêtise totale et de l'irresponsabilité parfaite.

Cet univers de tyrannie politico-médiatique peut entraîner une dangereuse perte d'esprit critique. Non seulement l'usage de mots inquiétants, alarmants ou angoissants suscite des émotions plus ou moins fortes et durablement marquantes, mais les termes trompeurs ou mensongers introduisent dans la pensée des citoyens nombre d'incertitudes, d'idées fausses et de préjugés. L'opinion publique est sujette à la manipulation, à la persuasion et à l'altération de sa liberté de conscience. D'où le sentiment de désorientation et d'égarement qu'exprimait déjà Hannah Arendt dans *La crise de la culture* : « Le résultat d'une substitution cohérente et totale de mensonges à la vérité de fait n'est pas que les mensonges seront maintenant acceptés comme vérité, ni que la vérité sera diffamée comme mensonge, mais que *le sens par lequel nous nous orientons dans le monde réel (...) se trouve détruit.* »^[5] Comment réagir à cette perte de sens et de direction ?

La colère peut être noire, blanche, bleue ou rouge ; telles sont les couleurs des tableaux de Jarik Jongman. Parfois, la colère est aveugle ; mais ici, elle est l'émotion juste d'un artiste aux yeux bien ouverts, dont la peinture mérite d'être contemplée et méditée.

Julia Beauquel
Docteure en Esthétique et Philosophie de l'art

^[1] Anatole France, *Les Contes de Jacques Tournebroche*, 1908, p. 67.

^[2] Emmanuel Kant, *Réponse à la question* : « *Qu'est-ce que les Lumières ?* »

^[3] Diderot, *Addition aux pensées*

^[4] http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/05/14/le-corbusier-ou-le-corps-ecrase_4633491_3232.html, dernière consultation le 21 Avril 2018.

^[5] Hannah Arendt, « Vérité et politique », in *La crise de la culture*, Folio poche pp. 327-328